

-  
**Alban PERRIN**

## I – AUSCHWITZ :

« En moins de dix minutes, je me trouvai faire partie du groupe des hommes valides. Ce qu'il advint des autres, femmes, enfants, vieillards, il nous fut impossible alors de le savoir : la nuit les engloutit, purement et simplement. Aujourd'hui pourtant, nous savons que ce tri rapide et sommaire avait servi à juger si nous étions capables ou non de travailler utilement pour le Reich ; nous savons que les camps de Buna-Monowitz et de Birkenau n'accueillirent respectivement que quatre-vingt-seize hommes et vingt-neuf femmes de notre convoi et que deux jours plus tard il ne restait de tous les autres – plus de cinq cents – aucun survivant. Nous savons aussi que même ce semblant de critère dans la discrimination entre ceux qui étaient reconnus aptes et ceux qui ne l'étaient pas ne fut pas toujours appliqué, et qu'un système plus expéditif fut adopté par la suite : on ouvrait les portières des wagons des deux côtés en même temps, sans avertir les nouveaux venus ni leur dire ce qu'il fallait faire. Ceux que le hasard faisait descendre du bon côté entraient dans le camp ; les autres finissaient à la chambre à gaz.

Ainsi mourut la petite Emilia, âgée de trois ans, tant était évidente aux yeux des Allemands la nécessité historique de mettre à mort les enfants des juifs. Emilia, fille de l'ingénieur Aldo Levi de Milan, une enfant curieuse, ambitieuse, gaie, intelligente, à laquelle ses parents, au cours du voyage dans le wagon bondé, avaient réussi à faire prendre un bain avec une bassine de zinc, avec de l'eau tiède qu'un mécanicien allemand « dégénéré » avait consenti à prélever sur la réserve de la locomotive qui nous entraînait tous vers la mort.

Ainsi disparurent en un instant, par trahison, nos femmes, nos parents, nos enfants. Presque personne n'eut le temps de leur dire adieu. Nous les aperçûmes un moment encore, telle une masse sombre à l'autre bout du quai, puis nous ne vîmes plus rien. »

**Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Pocket, Paris, 1990, p. 18-19 (édition originale : *Si questo è un uomo*, Giulio Einaudi, Turin, 1958. Traduction française Julliard, 1963).**

« D'un seul coup, l'eau jaillit des conduites, bouillante : cinq minutes de béatitude. Mais aussitôt après quatre hommes (les barbiers de tout à l'heure, peut-être) font irruption et, tout trempés et fumants, nous poussent à grand renfort de coups et de hurlements dans la pièce glacée qui se trouve à côté ; là, d'autres individus vociférants nous jettent à la volée des nippes indéfinissables et nous flanquent entre les mains une paire de godillots à semelle de bois ; en moins de temps qu'il n'en faut pour comprendre, nous nous retrouvons dehors dans la neige bleue et glacée de l'aube, trousseau en main,

obligés de courir nus et déchaussés jusqu'à une autre baraque, à cent mètres de là. Et là enfin, on nous permet de nous habiller.

Cette opération terminée, chacun est resté dans son coin, sans oser lever les yeux sur les autres. Il n'y a pas de miroir, mais notre image est devant nous, reflétée par cent visages livides, cent pantins misérables et sordides. Nous voici transformés en ces mêmes fantômes entrevus hier au soir.

Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme. »

**Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Pocket, Paris, 1990, p. 25-26.**

« La première patrouille russe arriva en vue du camp vers midi, le 27 janvier 1945. Charles et moi la découvrîmes avant les autres ; nous transportions à la fosse commune le corps de Somogyi, le premier mort de notre chambrée. Nous renversâmes la civière sur la neige souillée car la fosse commune était pleine et l'on ne donnait pas d'autre sépulture : Charles enleva son bonnet pour saluer les vivants et les morts.

C'étaient quatre jeunes soldats à cheval qui avançaient avec précaution, la mitrailleuse au côté, le long de la route qui bornait le camp. Lorsqu'ils arrivèrent près des barbelés, ils s'arrêtèrent pour regarder, en échangeant quelques mots brefs et timides et en jetant des regards lourds d'un étrange embarras sur les cadavres en désordre, les baraquements disloqués et sur nous, rares survivants. »

**Primo LEVI, *La Trêve*, Le Livre de Poche, 2005, p. 10. (Edition originale, *La Tregua*, Einaudi, Turin, 1963. Traduction française éditions Grasset & Fasquelle, 1966).**

« A un moment, de rang par cinq, on s'est mis à la queue leu leu. Au même moment, on nous a dit d'ôter veste et chemise pour passer torse nu devant le médecin. Je sentais que le rythme s'accélérait. Soudain, j'ai vu deux groupes séparés, là-bas devant. Le plus important, à droite, se composait de personnes diverses, et à gauche, le plus petit et en quelque sorte le plus plaisant comprenait entre autres des garçons de notre groupe. A première vue, ces derniers – du moins à mes yeux – avaient été déclarés aptes. Cependant, j'allais de plus en plus vite vers l'endroit où je distinguais, au milieu de la foule, des silhouettes qui allaient et venaient, un point fixe, un uniforme impeccable, le képi haut, en arc, des officiers allemands ; j'ai été étonné que mon tour arrive si vite.

D'ailleurs, l'examen n'a pas demandé plus de deux ou trois secondes (environ). Juste devant moi, il y avait Moskovics – lui, le docteur lui a immédiatement montré d'un geste du doigt l'autre direction. Je l'ai encore entendu essayer d'expliquer : « *Arbeiten... Sechzehn...* » - mais une main qui a surgi de quelque part l'a saisi, et déjà je prenais sa place. Quant à moi, je le voyais bien, le médecin me regarda plus soigneusement, me pesant d'un regard grave et attentif. Je bombai le torse pour lui montrer ma cage thoracique et – je m'en souviens – j'ai même souri un peu, là, comparé à Moskovics. J'ai tout de suite éprouvé un sentiment de confiance pour le médecin, car son visage avait une très belle apparence, sympathique, un peu allongé, rasé, avec des lèvres plutôt fines, des yeux bleus ou gris, en tout cas clairs, au regard bienveillant. J'eus tout le loisir de l'observer pendant qu'il appuyait ses deux mains gantées de chaque côté de mon visage et tirait légèrement vers le bas des deux côtés la peau sous mes yeux – de ce geste de médecin que je connaissais déjà. Au même moment, d'une voix basse et néanmoins claire, trahissant un homme cultivé, il me demanda : « *Wie alt bist du ?* » - mais en quelque sorte tout à fait incidemment. Je lui ai dit : « *Sechzehn* ». Il hocha légèrement la tête, mais

plutôt parce que c'était la bonne réponse et non parce que c'était la vérité – c'est du moins le sentiment qui m'avait soudain effleuré. Je remarquai également, mais c'était plutôt une impression passagère et peut-être erronée, qu'il semblait satisfait, il avait l'air presque soulagé, en quelque sorte ; je sentais que je lui plaisais bien. Ensuite, une main encore posée sur mon visage, et montrant de l'autre le côté opposé de la route, il m'a envoyé parmi les aptes. Les gars m'ont fait un triomphe, ils riaient de joie. Et à la vue de ces visages rayonnants, j'ai compris la différence qui séparait en fait notre groupe de ceux d'en face : la réussite, si je ne m'abusais. »

**Imre KERTESZ, Etre sans destin, Actes Sud, Arles, 1998, pp. 119-121 (édition originale : *Sorstalanság*, Szépirodalmi, Budapest, 1975).**

« Il se revoit au sein de toute sa famille réunie, heureuse et paisible. On mange, on boit, on chante. Tous se sentent si bien, si heureux et contents, sans souci, confiants, pleins de courage et d'espoir. Un monde idyllique se déployait devant eux, un monde à eux, dont eux-mêmes sont les possesseurs. Ils ne se sentent menacés par personne. Ils vont hardiment, d'un pas fier et assuré, leur chemin, le chemin de ce monde nouveau révélé.

Et tout d'un coup, une vague de tempête écumante est venue l'arracher avec férocité à ce monde.

Disparu son foyer, disparus les shabbats, disparu son monde, englouti son bonheur. Son père, sa mère, ses sœurs et frères, sa femme – aucun n'est plus de ce monde.

*Gut shabes, gut shabes !* Bon shabbat ! – s'adressent-ils l'un à l'autre. Cela me donne un coup au cœur, me déchire l'âme. – *Gut shabes !* Pour qui ? Où sont-ils, les visages souriants ? Où sont-ils, les chers parents ? Où êtes-vous, chers sœurs et frères ? Où es-tu, chère épouse ? – *Gut shabes !* – A qui et pour qui ? J'ai vu, devant moi l'abîme d'horreur où s'est anéanti mon monde. De cet abîme s'élève la voix des miens brûlés dans les flammes. »

**Zalmen GRADOWSKI, *Au cœur de l'enfer*, Tallandier, Paris, 2009, p. 103-104.**

« C'est à vous que je parle, hommes des antipodes,  
je parle d'homme à homme,  
avec le peu en moi qui demeure de l'homme,  
avec le peu de voix qui me reste au gosier,  
mon sang est sur les routes, puisse-t-il, puisse-t-il  
ne pas crier vengeance!  
L'hallali est donné, les bêtes sont traquées,  
laissez-moi vous parler avec ces mêmes mots  
que nous eûmes en partage –  
il reste peu d'intelligible!

Un jour viendra, c'est sûr, de la soif apaisée,  
nous serons au-delà du souvenir, la mort  
aura parachevé les travaux de la haine,  
je serai un bouquet d'orties sous vos pieds,  
– alors, eh bien, sachez que j'avais un visage  
comme vous. Une bouche qui priait, comme vous.

Quand une poussière entrait, ou bien un songe,

dans l'œil, cet œil pleurait un peu de sel. Et quand  
une épine mauvaise égratignait ma peau,  
il y coulait un sang aussi rouge que le vôtre!  
Certes, tout comme vous j'étais cruel, j'avais soif  
de tendresse, de puissance,  
d'or, de plaisir et de douleur.

Tout comme vous j'étais méchant et angoissé  
solide dans la paix, ivre dans la victoire,  
et titubant, hagard, à l'heure de l'échec!

Oui, j'ai été un homme comme les autres hommes,  
nourri de pain, de rêve, de désespoir. Eh oui,  
j'ai aimé, j'ai pleuré, j'ai haï, j'ai souffert,  
j'ai acheté des fleurs et je n'ai pas toujours  
payé mon terme. Le dimanche j'allais à la campagne  
pêcher, sous l'œil de Dieu, des poissons irréels,  
je me baignais dans la rivière  
qui chantait dans les joncs et je mangeais des frites  
le soir. Après, après, je rentrais me coucher  
fatigué, le cœur las et plein de solitude,  
plein de pitié pour moi,  
plein de pitié pour l'homme,  
cherchant, cherchant en vain sur un ventre de femme  
cette paix impossible que nous avons perdue  
naguère, dans un grand verger ou fleurissait  
au centre, l'arbre de la vie...

J'ai lu comme vous tous les journaux tous les bouquins,  
et je n'ai rien compris au monde  
et je n'ai rien compris à l'homme,  
bien qu'il me soit souvent arrivé d'affirmer le contraire.  
Et quand la mort, la mort est venue, peut-être  
ai-je prétendu savoir ce qu'elle était mais vrai,  
je puis vous le dire à cette heure,  
elle est entrée toute en mes yeux étonnés,  
étonnés de si peu comprendre –  
avez-vous mieux compris que moi?

Et pourtant, non!  
je n'étais pas un homme comme vous.  
Vous n'êtes pas nés sur les routes,  
personne n'a jeté à l'égout vos petits  
comme des chats encore sans yeux,  
vous n'avez pas erré de cité en cité  
traqués par les polices,  
vous n'avez pas connu les désastres à l'aube,  
les wagons de bestiaux  
et le sanglot amer de l'humiliation,  
accusés d'un délit que vous n'avez pas fait,  
d'un meurtre dont il manque encore le cadavre,  
changeant de nom et de visage,

pour ne pas emporter un nom qu'on a hué  
un visage qui avait servi à tout le monde  
de crachoir!

Un jour viendra, sans doute, quand le poème lu  
se trouvera devant vos yeux. Il ne demande  
rien! Oubliez-le, oubliez-le! Ce n'est  
qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème  
parfait, avais-je donc le temps de le finir?  
Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties  
qui avait été moi, dans un autre siècle,  
en une histoire qui vous sera périmée,  
souvenez-vous seulement que j'étais innocent  
et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,  
j'avais eu, moi aussi, un visage marqué  
par la colère, par la pitié et la joie,  
  
un visage d'homme, tout simplement!

1942

**Benjamin FONDANE, Préface en prose, extrait de L'exode (Super flumina Babylonis), publié dans l'anthologie Le mal des fantômes, Paris, Verdier, 2006, pp. 149-153.**

« Matchek, le membre de l'équipe d'épluchage qui déteste le plus les Juifs, se rend aux latrines. Le soleil éclaire la lame du couteau qui sort de sa poche de poitrine. Il ne tourne pas la tête vers les rangs de squelettes, avançant tout droit, avec un sourire de satisfaction non dissimulée. Il passe tout près de ces squelettes, comme si l'allée principale était vide, sentant des myriades d'yeux se diriger vers lui. Peut-être n'a-t-il pas besoin d'aller aux latrines, mais il ne peut résister au plaisir de se montrer à ces misérables qui vont brûler. (...) Matchek avance nonchalamment. Rien ne le presse. De tous ces corps près desquels il passe, aucun ne subsistera. Lui survivra. Un peuple entier est réduit en cendres à Auschwitz. Personne ne reverra ces gens, personne n'y pensera plus. Mais, après la guerre, Matchek deviendra "M. le détenu d'Auschwitz", l'unique victime des Allemands. Le rabbin de Shilev aura disparu mais Piotr le Saint Père sera toujours là. Le ciel aussi. Tout restera, sauf les Juifs. Il n'y aura plus de villes juives. Plus de Plonsk ni de Kielce, plus de Lublin ni de Ciechanova, plus de classes emplies d'étudiants du Talmud, de bibliothèques Medem, de sabbat ni de fêtes sacrées. Mais il y aura toujours le monde et les Allemands, leurs villes et leurs villages, tout... sauf les Juifs. »

**Ka-Tzenik, *La descente aux enfers*, Presses de la Cité, Paris, 1962 (titre original : Piepel).**

## 2 – « LA LITTÉRATURE DES RAVINS » :

« Il n’y a plus de Juifs en Ukraine. [...] Dans toutes les villes, les centaines de bourgades et les milliers de villages, on ne voit pas de jeunes filles aux yeux noirs en pleurs, on n’entend pas le long cri de deuil des vieilles femmes, on ne croise pas d’enfant juif affamé. C’est le silence complet. Le peuple a été sauvagement assassiné. [...] C’est l’assassinat d’un peuple, de sa maison, de sa famille, de ses livres, de sa foi. C’est l’arbre de vie qui a été arraché, avec ses racines, et pas seulement les feuillages et les branches. C’est le meurtre de l’âme et du corps d’un peuple. [...] Partout, dans chaque ville petite ou grande, dans chaque bourg, la persécution a eu lieu. Il faut dire seulement que si dans un lieu vivaient cent Juifs, c’est cent Juifs qui ont été tués. Pas un de moins et pas d’exception. »

**Vassili GROSSMAN, *L’Ukraine sans Juifs, 1943* (cité par A. EPELBOIN et A. KOVRIGUINA, *La littérature des ravins. Ecrire sur la Shoah en URSS*, Robert Laffont, Paris, 2013, p.34).**

« Nous avons appris aujourd’hui, d’un paysan ami qui passait à côté des barbelés, que les Juifs qu’on avait emmenés arracher des pommes de terre sont en train de creuser de profondes tranchées à quatre kilomètres de la ville, près de l’aérodrome, sur la route de Romanovka. Retiens ce nom, Vitia, c’est là que tu trouveras la fosse commune où sera enterrée ta mère.

Même Sperling a tout compris, il est pâle, ses lèvres tremblent et il me demande, affolé : « Y a-t-il de l’espoir qu’on laisse en vie les gens qualifiés ? » En effet, on raconte que, parfois, on n’a pas exécuté les meilleurs tailleurs, cordonniers et médecins.

Et malgré tout, Sperling a fait venir le soir un maçon qui lui a fait une cachette pour la farine et le sel. Et moi, le soir, j’ai lu avec Iouri *Les Lettres de mon moulin*. Tu te rappelles, nous lisions à voix haute mon récit préféré, *Les Vieux*, et quand nous l’avions terminé nous nous étions regardé et nous avons ri, mais nous avons tous les deux les yeux pleins de larmes. Puis j’ai dicté à Iouri les leçons à apprendre pour demain. Il faut qu’il en soit ainsi. Mais quel sentiment déchirant quand je regardais la petite mine triste de mon élève, ses doigts qui notaient dans le cahier les numéros des paragraphes de grammaire qu’il devait apprendre.

Que d’enfants ici, des yeux merveilleux, des cheveux bruns et bouclés, il y a sûrement parmi eux de futurs savants, des professeurs de médecine, des musiciens, des poètes peut-être.

Je les regarde quand ils courent le matin à l’école, ils ont un sérieux qui n’est pas de leur âge, et leurs yeux tragiques leur mangent le visage. Parfois ils se battent, se disputent, rient, mais cela est encore pire.

On dit que les enfants sont notre avenir, mais que peut-on dire de ces enfants-là ? Ils ne deviendront pas musiciens, cordonniers, tailleurs. Et je me suis représenté très clairement cette nuit comment ce monde bruyant de papas barbus et affairés, de grand-mères grognons, créatrices de gâteaux au miel et de cous d’oies farcis, de monde des proverbes et des jours de sabbat, je me suis représenté comment ce monde disparaîtrait à jamais sous terre ; après la guerre la vie reprendra et nous ne serons plus là, nous aurons disparu comme ont disparu les Aztèques. »

**Vassili GROSSMAN, *Vie et destin*, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Paris, 2016, pp. 124-125 (1<sup>ère</sup> édition en langue française : L’Age d’homme, 1980).**

« ... Le cerveau de Nahum Rozenberg, un comptable de quarante ans, effectuait ses calculs habituels. Nahum Rozenberg marchait sur la route et comptait : plus cent dix avant-hier, plus soixante et un hier, plus six cent douze la semaine dernière, cela fait un total de sept cent quatre-vingt trois... Il aurait dû tenir un compte séparé pour les hommes, les femmes et les enfants... Les femmes brûlent plus facilement. Un *brenner* expérimenté dispose les corps de façon à mettre les vieux, osseux et riches en cendres, à côté des femmes. Bientôt allait venir l'ordre de quitter la route, comme avaient dû recevoir cet ordre il y a un an ceux qu'ils allaient déterrer et sortir de la fosse à l'aide de crochets au bout de cordes. Un *brenner* expérimenté peut déterminer d'après le monticule, avant même d'y avoir touché, combien de corps sont enfouis dans la fosse, 50, 100, 200, 600, 1000... Le Scharführer Elf exige que l'on ne parle pas de corps mais de figures : 100 figures, 200 figures ; mais Rozenberg continue à dire : des personnes, un homme assassiné, un enfant exécuté, un vieillard exécuté. Il le dit tout doucement, pour lui-même, sinon le Scharführer le tuerait, mais il s'entête et marmonne : tu sors de la fosse, l'homme... ne te cramponne donc pas à ta maman, mon petit, elle ne s'en ira pas, vous allez rester ensemble... »

**Vassili GROSSMAN, *Vie et destin*, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, Paris, 2016, p. 263.**

« Une femme put s'échapper ce jour-là du ravin même de Babi Yar. C'était une actrice du théâtre de marionnettes de Kiev, mère de deux enfants, Dina Mironovna Pronitcheva. Elle est l'unique témoin rescapé de là-bas. Je rapporte son récit, que j'ai noté d'après ses paroles, sans rien ajouter. [...]

Dina se trouvait approximativement dans le second groupe de dix. Elle traversa le couloir creusé dans la paroi et aperçut une carrière de sable aux parois presque verticales. Il faisait déjà à moitié nuit. Dina distinguait mal cette carrière. On les dirigea à la hâte vers la gauche, le long d'une saillie très étroite.

A gauche il y avait la paroi, à droite c'était le vide, et la saillie avait sans doute été creusée spécialement en vue de la fusillade. Elle était si étroite qu'en marchant dessus, les gens se plaquaient instinctivement contre la paroi sablonneuse pour ne pas tomber.

Dina jeta un regard en bas, et elle sentit la tête lui tourner, tant cela lui parut profond. Une mer de corps ensanglantés gisait dans le ravin. Du côté opposé à la carrière, elle eut le temps d'apercevoir des mitrailleuses en position de tir ainsi que quelques soldats allemands. Ils entretenaient un feu de bois sur lequel, semblait-il, ils faisaient chauffer du café.

Lorsque toute la file fut arrivée sur la saillie, l'un des Allemands s'écarta du feu, saisit sa mitrailleuse et se mit à tirer.

Plus qu'elle ne les vit, Dina sentit les corps tomber et la trajectoire des balles s'approcher d'elle. Une idée lui traversa l'esprit : « A présent, ça va être moi !... » Et, sans attendre, elle serra les poings et se précipita dans le vide.

Elle eut l'impression de tomber pendant une éternité ; sans doute était-ce effectivement profond. Au moment où elle toucha le sol, elle ne sentit ni choc ni douleur. Elle fut d'abord inondée de sang tiède, et le sang coula sur son visage comme si elle était tombée dans une baignoire remplie de sang. Elle gisait les bras en croix, les yeux clos. »

**Anatoli KOUZNETSOV, *Babi Yar*, Robert Laffont, Paris, 2011, pp. 108-109 (traduction française, Julliard, 1970).**

### 3 – LA DESTRUCTION DES JUIFS DE POLOGNE :

« Ils ne sont plus ! Vous, au-delà des mers, ne demandez plus de nouvelles de Kasrilevke, ni de Yehupetz... laissez les en paix !

Que nul ne cherche les Menakhem-Mendl le rêveur, Tevye le laitier, Motke le voleur... Ne les cherche pas en ce monde !

Comme tes prophètes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, comme Osée et Amos dans le Livre éternel.

Ils te clameront leurs plaintes dans un poème de Bialik, te diront leurs joies et leurs peines dans un livre de Sholem-Aleykhem ou de Shalom Asch.

Plus jamais la voix de la Torah ne s'élèvera des écoles talmudiques, des maisons de prière, Et les pâles jeunes gens affinés par l'étude, épurés par la méditation – non, non, ce n'est point pâleur, mais une telle clarté !

A jamais éteints... Rabbins, recteurs, gaonim émaciés, fragiles et diaphanes, gorgés de Talmud, Petits Juifs à grande tête, au front haut, aux yeux clairs – ils ne sont plus, plus jamais ne seront.

Plus jamais une mère ne bercera son enfant, il n'y aura plus chez les Juifs ni mort ni naissance, On ne chantera plus les chants des poètes yiddish, des grands auteurs, c'est passé, terminé ! Il n'y aura plus de théâtre yiddish, plus de public pour rire, pour verser un pleur en silence, Plus de musiciens ni de peintres juifs pour créer dans la joie et la douleur, ni chercher des voies nouvelles.

Il n'y aura plus dans les villes de Juifs en lutte, sacrifiant leur bonheur au bien général, On ne cherchera plus à guérir, à soulager la souffrance d'autrui sans écouter sa propre douleur. Ô stupide goy, toi aussi tu as tiré de côté sur le Juif, et toi aussi t'a frappé la balle ! Qui t'aidera désormais à bâtir tes pays ? Qui te dédiera tant d'âme et tant de cœur ?

Et mes têtes brûlées de communistes ne se battront plus contre mes masses socialistes, Ni ne s'uniront contre les plus libres, les plus fidèles des miens, eux qui ont porté tout le joug, Les pionniers juifs ! Eux qui se sont dévoués au monde sans oublier leur propre blessure ! J'ai vu vos querelles, j'en ai souffert... Puissiez-vous encore vous déchirer sans fin – mais en vie !

Malheur, il n'y a plus personne... Il était un peuple, il était, il n'est plus... Il était un peuple, il était, il a disparu !

Il était une fois une petite histoire, elle commence avec la Genèse, et finit aujourd'hui... Une belle histoire ? Non, une triste histoire !

Depuis Amalek et jusqu'à pire que lui, l'Allemand... Ô ciels lointains, vaste terre, océans immenses ! Ne vous ramassez pas en une boule de matière pour anéantir les méchants de ce monde, laissez-les se détruire eux-mêmes sur cette terre !

15-16-18 janvier 1944 »

**Yitskhok KATZENELSON, *Le Chant du peuple juif assassiné*, Zulma, Paris, 2007, pp. 96-99.**



« La rue est vide, ensoleillée. Pas de camions, pas d'Allemands, pas de Juifs. Rien que cette voix insupportable qui traîne encore derrière moi : « Ils les ont tous emmenés. » Et j'ai l'impression subite de me trouver sur un terrain interdit, d'avoir dépassé quelque frontière, de marcher dans une autre dimension. Cette rue n'appartient plus à notre monde. Dans l'air surchauffé tremblent des formes inconnues, insoupçonnables et qui menacent de se matérialiser. Je me mets à courir, je cours pour échapper, pour retrouver les hommes. Je débouche sur une petite place. Vide aussi – à part un grand camion en son milieu, bondé. Il y en a tant, entassés les uns contre les autres, si étroitement, qu'ils ne paraissent former qu'un seul corps aux dizaines de têtes. Une fraction de seconde, je crois me trouver devant une immense photographie, quelque chose qui n'existe pas vraiment, une image. Puis, comme au cinéma, tout s'anime. Cela commence par une marche militaire. Les occupants du camion reprennent vie. Des bras innombrables se décollent du corps unique, s'agitent, des bouches s'ouvrent mais les cris meurent noyés dans les flots de musique militaire. Maintenant, je distingue nettement les femmes dont les bras s'allongent de moitié pour serrer contre elles les enfants, les vieux qui lèvent des mains vers le ciel et qui, après avoir si longtemps connu la peur animale et la lâcheté humaine, retrouvent leur dignité, les jeunes gens au visage amaigri et fiévreux, qui se taisent. Et au son de la marche qui ne parvient plus à couvrir les cris, le camion démarre pesamment, tousse, s'étrangle, pour retrouver sa bruyante respiration. Derrière, deux policiers juifs, impeccables, la matraque à la main, suivent, avec dans la démarche quelque chose de solennel. C'est comme un enterrement collectif où les morts regimberaient, hurlant leur révolte, en appelleraient aux vivants qui ne veulent pas les entendre. Ils disparaissent à l'angle d'une rue. J'ose alors faire quelques pas en avant et je me retrouve seule au milieu de la place vide. »

**Anna LANGFUS, *Le sel et le soufre*, Gallimard, Paris, 1960, pp. 53-54.**

« La Torah nous l'avons reçue au Sināï  
Et à Lublin nous l'avons rendue.  
Les cadavres ne chantent pas la louange de Dieu.  
La Torah fut donnée pour la vie.  
Et ainsi ensemble telle l'assemblée  
Debout unie pour recevoir le don de la Torah  
Ainsi en vérité nous sommes tous morts à Lublin. [...] »

**Jacob GLATSTEIN**

**Rachel ERTEL, *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement*, La Librairie du 20<sup>e</sup> siècle/Seuil, 1993, p. 151.**